

“My life is so inextricably entwined with Portland it’s a *fait accompli*.”

WALT CURTIS

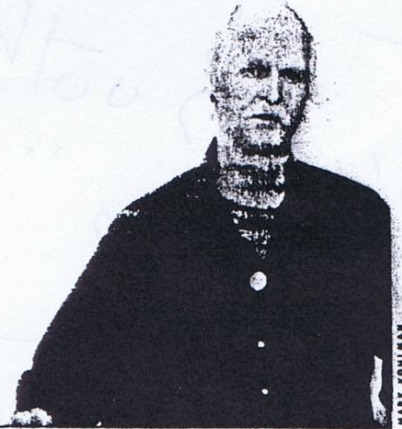
PORTLAND MY MUSE, OR HOW I LEARNED TO QUIT POPPING MY P’S

I’m a poet in a city that’s had many poets in its brief span. There’s Sam Simpson, buried in Lone Fir Cemetery, who hit his head near the waterfront in an alcoholic stupor. And Hazel Hall, the crippled seamstress, whose portrait hung proudly in the “Poet’s Corner” at the old J.K. Gill bookstore downtown. We humans need bread, roses and poems. We also need soapboxes and microphones. Every time I’m near one of the damn electronic things I pop my P’s overamping to get my message out. The most P-popping luscious lines of poetry I ever wrote? “Pendulous bell-like fruit/ Aren’t fresh pears peerless/ Pared with a knife and put into a compote?”

Poetry and Portland. In 1974 I peddled *The Roses of Portland* on newsprint for 50 cents at the Rose Festival. As I get older it seems irrelevant now. I’ve been around Portland so long it seems almost *obscene*. I started at Portland State in 1959. Shy, I stuttered in speech class, until I realized I could make students laugh. I became Portland’s madcap stand-up poet! Urban renewal had just started bulldozing the Jewish neighborhood near the college. Classic iron-front edifices were falling faster than dominos in Southeast Asia. Later, I thought we had a chance when we read anti-war poetry at Reuben’s 5 Peace and Pizza Tavern on Southwest Jefferson.

Perambulation. Prestidigitation. How do I get back there? Oh, but I wasted my youth on cheap beer and masturbation. I wasted my life falling in love with curious, delirious persons. I’d still do it. If I had another life. J.P. Donleavy, who wrote *The Ginger Man*, used to write this way. Breaking the text into pieces, I wasted my life falling in love with my penis. The problem with a straight-ahead text is, who gives a fig? Whatever happened to literary models such as Stein, Cummings, Joyce? They were profligates of language—not for them the narrow Orwellian Newspeak of the propaganda machine.

My life is so inextricably entwined with Portland it’s a *fait accompli*. Like Simpson I say,



Portland is a proposition. It can be whatever we want it to be. Just like the Wizard of Oz.

“Bring on the bloody, Merlot-drinking angel of Death!” When Hachette Litteratures published *Mala Noche* in France in 2003, I felt vindicated as a writer. I became a citizen of the planet in Portland.

Portland is a proposition. It can be whatever we want it to be. Just like the Wizard of Oz. But we must confront our future. Since the penny toss, Portland has had some growing pains. These priapic 45-story corporate towers are not aesthetically pleasing. We need more bike paths, parks, fountains and feng shui—wind-water, as the Chinese say. The orgonic energy flowing from the dragon backs of the West Hills down onto the shimmering Willamette and its glorious bridges must protect and nurture our own green goddess archetype, Portlandia.

Portlandia is my muse. Portlandia invites our spirits into a new way of being. I have faith life will tell me what I need to know. I believe the truth will reveal itself in the next sentence.

Dubbed “une figure mythique de Portland” in France, iconoclastic poet and painter Walt Curtis is the author of numerous books, including Mala Noche. He is the co-host of “The Talking Earth” program on K800 and is secretary of the Oregon Cultural Heritage Commission.

THE END

INÉDIT

Les débuts percutants de Gus Van Sant

Par « sale nuit » (*mala noche*), il faut comprendre : nuit dangereuse, crade et excitante. Du sexe obtenu à l'arraché en terrain hostile et miséreux. Pas de tendresse ni de lendemain possibles. Jamais sorti dans les salles françaises, le premier long métrage de Gus Van Sant est l'adaptation d'un récit autobiographique de Walt Curtis, poète underground de Portland, Oregon, figure locale de la contre-culture des années 70. Van Sant (qui vit lui aussi à Portland) aime le décrire comme un « *philosophe grec antique* », toujours dehors, s'entretenant sans fin avec des inconnus rencontrés dans la rue. Depuis vingt ans, il anime une émission hebdomadaire

de poésie sur une radio du coin. A l'époque évoquée par *Mala Noche*, Walt Curtis tenait une petite épicerie dans un quartier défavorisé de la ville où affluaient de jeunes immigrés clandestins du Mexique, à qui il faisait volontiers crédit, non sans arrière-pensée. Le film raconte l'amour à sens unique, et assez maso, de Walt pour l'un de ces garçons en danger, Johnny, 18 ans à tout casser, sauvage et dédaigneux. Il est facile de repérer dans ce mélo laconique et stylé aussi bien les héros à venir de Gus Van Sant (jeunes, perdus), que ses prouesses plastiques en germe – du manque de moyens surgit un noir et blanc intime et troublant, tout en ombres et halos. « *On se mettait là où l'éclairage public était le plus fort* », raconte-t-il. Mais ce premier opus, produit par le cinéaste avec l'argent économisé sur ses cachets de réalisateur de pub, est aussi un film à part. Jamais ensuite Gus Van Sant n'abordera l'homosexualité de façon si frontale et si crue. Jamais il ne donnera le sentiment de faire corps avec l'Amérique des rues autant que dans ce journal d'un oiseau de nuit jouant avec le feu, pour le plaisir de perdre.

LOUIS GUICHARD

Mala Noche, de Gus Van Sant (1985), en salles le 11 octobre.



JOHNNY, OBJET DE DÉSIR DANS "MALA NOCHE".



trois couleurs

Le magazine culturel des salles **m2**



mala noche

Johnny on the road

Événement

Raconte-moi un court

Culture

*Toute une vie
autour du cinéma*

#46

Sept-Oct 2006

mala noche

Johnny on the road



Des jours et des nuits en plein coeur de l'Amérique, des jours et des nuits d'errance et de solitude au plus loin de la frontière et au plus près des limites. Des jours qui préfigurent une mauvaise nuit.

A voir, absolument.

Portland, Oregon.
1985.

Les gamins traînent dans les rues sous les yeux des policiers qui font leur ronde dans la ville endormie.

Johnny et Pepper, deux jeunes frères mexicains, sont arrivés clandestinement aux Etats-Unis, comme bon nombre de leurs compatriotes. Walt est de l'autre côté de la barrière, blanc et né en Amérique, il n'a pas à craindre les descentes des services de l'immigration. Mais Walt aime à vivre parmi ses compagnons d'infortune mexicains, parce qu'il est amoureux de Johnny et parce qu'à eux seuls, ils représentent une autre Amérique. Les moments de frivolité sont rares et bienvenus car le danger de se voir refoulé à la frontière est omniprésent. Histoire de la ville, Histoire de leurs pays, c'est avant tout l'Histoire de leurs concitoyens que Walt, Johnny et Pepper écrivent, entre solitudes partagées et choc des cultures.

Mais l'insouciance de la jeunesse est toujours plus forte. Les événements sont balayés d'un revers de la main et le quotidien reprend ses droits très vite. C'est une

nécessité et ils le savent, consciemment ou non.

Parce qu'à cette époque et dans ce lieu, la tragédie et le bonheur se vivent côte à côte.

*De Walt Curtis à Gus Van Sant,
du livre au film.*

Portland, Oregon.
1985.

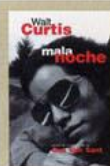
Gus Van Sant n'est pas encore devenu le réalisateur que l'on connaît. Huit ans plus tôt, Walt Curtis, un jeune homme de la région, a raconté son histoire dans une nouvelle intitulée *Mala Noche*. Récit cru aux accents mélancoliques d'une époque à la fois insouciante et terrible, cette "mauvaise nuit" ressemble à toutes les autres nuits américaines.

Gus Van Sant a adapté l'histoire de Walt Curtis dans un scénario qui deviendra la base du premier film du cinéaste. Tourné en 1985, *mala noche* vaudra à Gus Van Sant d'être pour la première fois reconnu par les



critiques. Deux années plus tard, le Los Angeles Film Critics lui décerne le prix du meilleur film indépendant. Premier film ou premier livre, **mala noche** résonne de l'innocence et des désillusions de ses protagonistes, comme une empreinte laissée par un rêve américain gâché avant même d'avoir existé.

CAROLINE LESEUR



Mala Noche
de Walt Curtis
est réédité chez
Hachette Littératures.

mala noche

(bad night)

USA, 1985, 1h18

Sortie le 11 octobre

Réalisation : Gus Van Sant

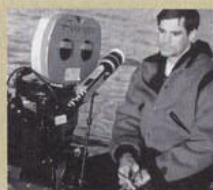
Scénario : Gus Van Sant (d'après *Mala Noche*, nouvelle autobiographique de Walt Curtis).

Montage : Gus Van Sant

Image : John J. Campbell

Interprétation : Tim Streeter, Doug Cooyate, Sam Downey, Nyla McCarthy, Ray Monge, Robert Lee Pitchlynn...

Distribution : MK2



Gus Van Sant : de mala noche à Last Days

Originaire du Kentucky, Gus Van Sant s'installe très vite après la fin de ses études d'Arts dans la ville de Portland en Oregon. Cette cité du Nord Ouest des Etats-Unis deviendra par la suite le décor de nombre de ses films. Après **mala noche**, adaptation de la nouvelle du même nom de Walt Curtis, Gus Van Sant réalise dans les années 90 **Drugstore Cowboy**, **My own Private Idaho** et **Even Cowgirls get the blues**. **Prête à tout** (1995), satire hilarante et cruelle du milieu du journalisme lui apporte ses premiers prix internationaux. Mais c'est surtout **Will Hunting**, réalisé en 1997 qui offre au réalisateur son premier grand succès public et critique. Neuf nominations aux Oscar® dont celles de meilleur réalisa-

teur pour le cinéaste et meilleur scénario original pour le duo Ben Affleck et Matt Damon couronnent cette œuvre singulière. Deux années plus tard, le réalisateur se penche sur **Psycho**, remake du chef d'œuvre du même nom. Puis Gus Van Sant retrouve Matt Damon et co-écrit avec l'acteur et Casey, frère de Ben Affleck, le scénario du film **Gerry**.

C'est d'ailleurs avec ce film que la carrière de Gus Van Sant prend un nouveau tournant. **Gerry** est le premier long métrage d'une trilogie composée en outre d'**Elephant** et de **Last Days**, derniers jours du chanteur Blake librement inspirés de la fin tragique de Kurt Cobain, leader du groupe Nirvana. Dissection de la solitude, **mala noche** pose les bases des derniers opus du réalisateur.

Après **Gerry**, **Elephant** et **Last Days**, MK2 distribue le premier film, inédit en France, du chef de file du cinéma indépendant américain.

CAROLINE LESEUR